

Hommage à Nabiha Jerad



Nabiha Jerad est décédée le 20 octobre 2012 des suites d'un accident de la circulation. Le directeur et toute l'équipe de l'IRMC s'associent à ses nombreux amis pour présenter leurs sincères condoléances à sa famille. Nabiha était chercheuse associée à l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain depuis pratiquement sa création. Elle y était particulièrement appréciée tant pour ses compétences et son dynamisme intellectuels que pour ses qualités humaines.

Elle a pris une part active au programme coordonné par Jocelyne Dakhlia sur « Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb », publié en 2004, éd. IRMC et Maisonneuve et Larose. Elle y a écrit « La politique linguistique dans la Tunisie postcoloniale ». Elle participe par la suite aux réunions de programme « Dire en langues : analyses en anthropologie du langage », coordonné par Myriam Achour, et « Le Maghreb et ses 'africanités' : l'identité nationale au regard de ses altérités », coordonné par Stéphanie Pouessel. Elle y a présenté deux interventions :

« La publicité : un champ pour une nouvelle lecture de la question des langues au Maghreb », et « Mise en mots d'une 'rencontre' en Ifriqiya entre l'Africain et le tunisien ». Puis en avril 2011, elle a collaboré au cahier de La Lettre de l'IRMC sur La révolution tunisienne au prisme des sciences sociales, par une contribution intitulée : « Quand dire c'est faire : la révolution tunisienne, un événement de langage fait l'histoire ».

Nabiha Jerad a initié récemment à l'IRMC le programme de recherche Genre et postcolonialisme dont elle devait coordonner la première réunion le 22 septembre 2012, en collaboration avec Christine Detrez. En hommage, nous avons souhaité présenter dans La Lettre, l'argumentaire qu'elle a écrit pour cette rencontre, dernier texte d'elle à ce jour. Suivent deux témoignages de deux chercheuses de l'IRMC.

Le postcolonialisme et le genre

Contribution à un débat

S'il est né aux États-Unis et s'y est développé ces trente dernières années avec succès, le postcolonialisme se base en grande partie sur des concepts produits par des auteurs maghrébins, ou français étant nés ou ayant vécu au Maghreb, comme Fanon, Memmi, Foucault ou encore Derrida. Il peut alors paraître étonnant que le « post-colonialisme » n'ait traversé l'Atlantique que très récemment, suscitant ces dernières années en France nombre de traductions, mais aussi des débats passionnés : effet de mode ou véritable outil de pensée heuristique, le postcolonialisme mérite alors qu'on l'étudie avec sérieux, avant de s'en emparer, de l'adapter ou de le rejeter.

Comment démêler les deux aspects du « postcolonialisme », qui renvoie à la fois à une temporalité (l'après colonialisme) et à un corpus de concepts théoriques ? Plusieurs points aveugles semblent ainsi devoir être interrogés : souvent utilisés dans les études littéraires, les concepts de postcolonialisme peuvent-ils être transférés dans d'autres disciplines, comme la sociologie, l'histoire, l'histoire de l'art ? Résistent-ils à l'épreuve du ou des terrains ?

Alors qu'il implique un décentrement du Sud par rapport au



© <http://lacombattante.blogspot.com>.

Nabiha Jerad lors de la conférence internationale *From Political Activism to Democratic Change in the Arab World*, organisée à l'Université de Stanford en mai 2011.

Nord, n'est-ce pas étonnant que l'écrasante majorité des productions et publications s'en réclamant proviennent du monde anglo-saxon ? Par ailleurs, comme l'a souligné Spivak, l'articulation avec la pensée du genre reste encore problématique, et les oubliées demeurent, encore et toujours, les femmes. Enfin, les analyses restent essentiellement centrées, quand elles s'appuient sur des corpus, sur la littérature : qu'en est-il des autres arts, comme la danse, la peinture et les arts plastiques, le cinéma, le théâtre ?

Au moment où s'ouvre en France le débat, il paraît ainsi nécessaire de lancer

une réflexion pluridisciplinaire, réunissant des chercheurs des deux rives dans le cadre de l'IRMC, sur les rapports entre postcolonialisme et genre, tant dans une lecture critique des textes théoriques, que dans des recherches empiriques : l'objectif est ainsi de travailler sur des productions venant de la littérature, la peinture, la danse ou encore l'architecture produite au Maghreb, notamment – mais pas exclusivement afin de permettre une visée comparative – par les artistes féminines.

Il s'agirait ainsi d'une part d'articuler les méthodes issues de diverses disciplines (analyse de corpus, entretiens sociologiques avec les artistes notamment) et d'autre part, de réinsérer les œuvres dans la chaîne de la production : quels sont les horizons d'attente avec lesquels doivent composer les artistes ? Si on veut appréhender la dimension sociale d'une œuvre, peut-on l'isoler des contextes de production (maisons d'édition, galeries, etc.) et de réception, tant médiatique, universitaire que « publique » ? On voit ainsi combien le dialogue entre chercheurs d'horizons géographiques et disciplinaires différents est nécessaire pour sortir des réactions d'adhésion ou de rejet unidimensionnelle dont n'est pas exempte la sphère scientifique.

Nabiha Jerad

Témoignage

Il est des chercheurs que l'on rencontre et qui ne laissent pas indemne notre petite réflexion ni notre petite vie. Nabiha l'a été pour moi. Débarquée il y a 3 ans dans l'univers de la recherche à Tunis, j'ai tout de suite apprécié son caractère iconoclaste. Brillante dans ses recherches, elle faisait partie de ceux qui restent en prise avec la réalité, dans tout ce qu'elle a de corrosif et de prometteur. Légèrement blessée durant les manifestations qui ont suivi le 14 janvier, je la revois investie aux sit-in de la *Koubba*. Je l'entends encore me relater sa rencontre avec des jeunes d'obédience salafiste et tout ce qu'ils avaient pu partager autour de l'amour d'un même pays. Contrairement à beaucoup, elle avait refusé de partir vivre en banlieue nord de Tunis, et était heureuse dans son appartement bruyant de Lafayette car, de là, elle observait Tunis se mouvoir et changer. Sa curiosité infinie des détails du quotidien et son intuition des phénomènes cruciaux qui font qu'une société se transforme l'ont mené, par exemple, à s'interroger sur les étudiants subsahariens qu'elle croisait quotidiennement dans son quartier.

À ce sujet là, elle nous a offert une belle communication le 4 mars dernier débutant par « les Noirs sont invisibles dans la recherche »¹.

Elle aimait les initiatives nouvelles. Elle nous a soutenus, Nourredine Amara et moi dans une journée d'étude consacrée à l'africaniste Georges Balandier durant laquelle ce dernier était « présent » à Tunis *via* une visioconférence². Elle avait alors interpellé Balandier sur le ressaisissement des « dominés », dominés par un pouvoir dictatorial mais dominés par la suprématie occidentale aussi. Fondamentalement libre, le « post-colonial », qu'elle a défini comme l'histoire racontée par le décolonisé³, s'avérait le fond de son questionnement. Elle a tenté de donner une touche tunisienne à cette vaste théorie en rappelant que Sartre avait préfacé les travaux d'Albert Memmi, qu'elle considère comme fondateur du postcolonial aux US où elle se rendait régulièrement. Dans le même sens, elle voulait réhabiliter le *Désenchantement national* d'Hélène Béji⁴ quand elle fait remarquer qu'il a été publié un an avant le fameux essai de Benedict Anderson qui fournit la démonstration de l'échec du nationalisme et de la nation⁵. C'est aussi la révolution

tunisienne qu'elle a qualifiée de post-coloniale tant les Tunisiens n'attendaient rien de la France, tout comme on ne lui a pas reproché son soutien indéfectible à Ben Ali⁶.

Stéphanie Poussel

Ce ne sont que quelques uns des moments de réflexion que m'a offerts Nabiha, toujours emmitonnés de l'amitié qui fait que tout est plus léger.

1. Réunion « Enjeux identitaires des mobilités subsahariennes au Maghreb. Sud-Nord : refonte des frontières du soi », 9 et 10 mars 2012, Tunis.
2. Tenue dans à la Faculté des Lettres et des sciences humaines, Tunis, 4 mai 2011.
3. Lors du séminaire de l'URESC à Hammamet le 24 avril 2010.
4. *Le désenchantement national, essai sur la décolonisation*, Paris, Maspero, 1982.
5. *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1983.
6. Communication orale au CEMAT, Tunis, Des éléments dans : Nabiha Jerad, 2011, « la révolution tunisienne : des slogans pour la démocratie aux enjeux des langues », *Archivio Antropologico Mediterraneo*, vol. 13, n° 2.

Témoignage

Nabiha devait être ici aujourd'hui ; présente parmi nous, et ces jours ci, en Californie, où nous avions prévu qu'elle passerait le mois de novembre à dépouiller des entretiens, analyser les articles de presse, visionner des vidéos de *Youtube* et écouter des chansons des rappers qui ont participé à la révolution tunisienne. Le livre que nous préparions portait sur la révolution, les pratiques de civilité et les formes d'expression. Il était inspiré par le programme de recherche sur les médias et les pratiques culturelles qui nous avait amenées à nous connaître ; En 1992 je cherchais à former une équipe de chercheurs et Anne-Marie Planel voulait me présenter à une « fille très fine, très intelligente » : Nabiha, qui comprenait tout de suite pourquoi je passais mes journées à traîner dans les salons de coiffure pour essayer de comprendre quelque chose

des relations sociales. À l'époque elle était engagée dans une recherche sur le sens des non-dits sociaux et politiques à travers l'étude des faits divers des journaux maghrébins.

Mais le fait, l'accident, le drame, qui nous a privé de Nabiha n'a pas de sens. Comment saisir que nous sommes privés pour toujours des doux conseils d'une soeur, d'une tante, d'une amie, d'une professeure ? Comment comprendre la perte absurde de cette belle âme, qui unissait une intelligence rigoureuse et une élégance innée à une très grande modestie ? Nous ne pouvons qu'offrir à sa famille nos condoléances, tout en essayant de remplacer le vide que sa disparition a laissé dans nos vies et nos coeurs par des actions animées par le souvenir de sa joie de vivre, son amour pour son pays, sa fidélité en amitié, mais aussi sa volonté constante d'apprendre et sa capacité à se remettre en question.

Depuis janvier 2011 Nabiha a multiplié ses activités, ses interventions et ses collaborations : elle dormait à peine, elle parlait à tout le monde et à travers le monde de l'avenir de la Tunisie. Malgré tout elle réussit à écrire. Ces chapitres, articles et livres dans lesquels elle analyse des sujets allant du tourisme à la publicité à l'action politique des artistes seront publiés. Sa voix de chercheuse, d'intellectuelle sera ainsi mieux connue. Mais pour nous qui avons eu le privilège de la côtoyer, la lecture de ces textes offrira surtout l'occasion d'entendre, comme si elle nous dictait ces paroles encore une fois, la voix douce, pleine de chaleur et de sagesse de notre chère Nabiha.

Susan Ossman